

de Moustafino, au centre même du bassin. Mais alors un autre défaut : ces coins, plus propres à la culture, n'ont précisément pas d'eau. Certes, existe une eau souterraine : mais la salinité générale, qui est le trait essentiel, rend l'eau, même artésienne (à 60 m. à Erdjeliia), impropre, voire néfaste, à la consommation. La seule eau potable doit être amenée de la périphérie : ainsi, les Turcs avaient-ils construit un aqueduc, dont il y a encore des traces près d'Erdjeliia. Et ici, il ne semble pas que le boisement soit possible.

On comprend donc tous les mécomptes que la colonisation peut avoir dans un pareil pays. Elle ne peut pas seulement se faire, comme le dit un rapport demandé tardivement aux géologues, « sur la base des travaux des géomètres »¹. L'aventure tentée à Nova Batania est topique. Son terrain est caractéristique des coteaux coniques, de chaux et de sables calcaires, avec, parfois, de la terre fertile, d'excellente qualité, mais occupée par les indigènes en petit nombre. Le sol est salifié, et non sous forme de sel déposé à la surface, ce qui empêche de le constater de prime abord : mais la terre durcit dès qu'elle est sèche, colle à la charrue dès qu'elle est humide, puis devient comme du ciment. On y a pu trouver de l'eau de surface, dans des fontaines peu profondes. Mais il n'y a nulle eau souterraine et saine. La terre salée, employée pour construire le village, gonfle à la pluie, crevasse en temps sec. Aussi, les murs craquèlent et les maisons ont l'air de ruines. Sans oublier que la colonie est exposée aux forts vents d'hiver. Et le rapport conclut : « Nul remède ne peut aider les colons ». On abandonnera la colonie.

LES TRANSFORMATIONS URBAINES. — Dans la péninsule balkanique, il y a peu de différences entre la vie rurale et la vie urbaine. La plupart des petites villes sont peuplées de cultivateurs. Le marché y fait naître, en outre, artisans et commerçants. La colonisation urbaine n'est donc pas, en général, très différente de la colonisation villageoise. Et ce sont, parmi les villes, les plus petites qui se sont ouvertes le plus à ce peuplement nouveau. Radovichté, caché en plein midi sous ses treilles ombreuses, a reçu des Monténégrins. Kotchané qui, devant ses rizières, grimpe sur les pentes voisines, hospitalise un autre contingent de la « Montagne noire ». Et les champs sont parfois loin de 2, de 3 kilomètres des logis. Pekhtchévo, au pied du Malech, tout près de la frontière bulgare, offre un curieux exemple de ces populations ballottées par les guerres récentes, qui cherchent enfin un refuge : s'y sont réunis des Serbes de Gallipoli, jadis emmenés de Choumadia en esclavage par les Turcs, délivrés en 1912 par les Bulgares, établis à Skoplié en 1914, retirés à Prizren en 1915, revenus à Gallipoli en 1918 ; maintenant, ils cultivent le seigle à 983 mètres, dans les clairières de la haute forêt. Koumanovo a tout un quartier neuf, construit au Sud de la ville, peuplé seulement de laboureurs.

Au contraire, les villes moyennes n'ont, pour ainsi dire, pas changé. Rien n'est venu modifier Vélès, Chtip ou Prilep. C'est la vieille tour municipale, la *sakhat koula* et son horloge, qu'on trouve à exemplaires multiples. Les boutiques ouvertes étalent leurs éventaires : marteleurs de cuivre et am-

1. *Ispitivanja kolonizatsioné sposobnosti Ovtchépoljskog i Petchsko-Prizrenskog réona* — enquête sur l'aptitude à la colonisation des régions d'Ovtché polié et de Petch-Prizren — (Glasnik... — bulletin du ministère de l'Agriculture et des Eaux —, 6^e année, n^o 24, octobre-décembre 1928), Belgrade, in-8^o, 71 p., p. 4-29. La Commission d'enquête comprenait les professeurs Stebout et Todorovitch, de Belgrade, et les drs. Tchossitch et Neugebauer, de Topsisider.